

J.A. Lausanne Domaine public 88

Présentation d'un numéro idéologique: illustration et critique du gauchisme

Avec ses quatre pages, « Domaine public » n'exige pas que nous composions un sommaire du journal. Que vous commenciez par la une, la quatre ou les pages intérieures, vous ne risquez pas de vous perdre. Ce numéro, par exception, veut que soient précisés la genèse des articles et le mode d'emploi. Cet automne, nous avons donné sous signature un compte rendu de la conférence d'André Gorz. C'était à grands traits, comme une esquisse; c'était à gros traits impatients et irrités, devant cette simplification de l'histoire contemporaine où nous pressentions un mélodrame à trois personnages : la masse, qui ignore qu'elle est appelée aux royales destinées de classe dirigeante, l'intellectuel, ayant la praxis infuse, qui devrait révéler à la masse les mystères de sa naissance princière, le traître enfin, sans qui il n'y aurait pas de mélodrame, et qui empêche social-démocratiquement la belle au bois dormant de se réveiller. Le mélodrame avait, certes, la simplicité rassurante du conte, sauf qu'il dégagait des tendances cléricales; (l'intellectuel, prêtre de la révolution) dogmatiques et par conséquent inquisitoriales. Nous le disions. Telle était l'esquisse. Mais, dans sa brièveté, elle ne permettait d'aller assez loin ni dans la compréhension de la pensée d'autrui, ni dans la réplique. C'est pourquoi nous annonçons que le débat serait poursuivi par la critique du dernier ouvrage de Gorz, « Le socialisme difficile ».

Michel Contat, un ami de Gorz, s'en est chargé. Nous

lui avons laissé champ libre. Il en a profité pour élargir le sujet, sans se limiter au contenu du dernier ouvrage seul. Inévitablement, la discussion prend typographiquement de plus larges dimensions (la concision n'est pas une vertu sartrienne), celle de l'exposé appelant celle de la réponse. Par conséquent, ce numéro sera, pour une fois, unilatéral dans sa composition, presque entièrement consacré à une sorte de débat idéologique; il en valait la peine, pensions-nous.

L'agressivité de notre esquisse de cet automne a donné le ton au débat. Aussi que le lecteur non averti ne s'étonne pas de l'humour initial de l'article de Contat. Allusion est faite aux incidents qui accompagnèrent des chahuts organisés à Lausanne contre un film commercial sur la guerre du Vietnam, où les manifestants furent bousculés, avec une énergie excessive, par un service d'ordre débordé; nous connaissons de près les limites de faible épopée de l'incident; mais, comme les étudiants bavarois cultivaient autrefois les balafres, signes de leur virilité, d'autres aiment aujourd'hui à rappeler martyrologiquement le souvenir bleu d'un bleu.

Un dernier point, en guise d'introduction. Le titre est bien choisi. Dans la seconde moitié du XX^e siècle, le socialisme ne peut être que difficile à assumer, en fonction même de ses exigences. Mais, à partir de là, quelle voie choisir ? Dans l'ordre de la discussion, le point de vue gorzien, puis celui de D.P.

Le socialisme difficile

Rendant compte dans D.P. de la conférence donnée par André Gorz en octobre dernier, André Gavillet relevait, non sans malice, le caractère inhabituellement composite du public réuni à la Maison du Peuple. Puisque l'occasion m'est donnée d'écrire dans un journal qui ne fait nul mystère de ses liens avec le parti socialiste, je m'en voudrais de ne pas en profiter pour relever, à mon tour, un trait singulièrement plaisant de cette manifestation : la présence au côté du conférencier, en la personne de M. Deppen, élu socialiste et directeur de police, du matraqueur d'une bonne partie de l'assemblée (celle-là même, j'imagine, que Gavillet nommait « la gauche des XVI^e arrondissements lausannois »). Spectacle rare et, avouons-le, encourageant : si matraqueurs et matraqués se réunissent pour écouter des propos révolutionnaires, c'est que le front commun, décidément, n'est plus très loin.

Restera à en établir le programme. Programme minimum ou « alternative globale » ? Cette question nous ramène, sacrifice fait à la polémique, à l'objet de cet article. La mise en question du front commun sur programme minimum est en effet le principal but immédiatement politique du dernier livre de Gorz « Le Socialisme difficile » (Ed. du Seuil), dont il s'agit ici. Disons d'emblée que la lecture de ce livre, le plus riche de ceux qui se sont proposés ces dernières années à la réflexion théorique et politique du mouvement ouvrier européen, est une nécessité absolue pour quiconque prétend non seulement comprendre l'évolution de nos sociétés dites opulentes, mais agir dans le sens d'une transformation radicale de celles-ci pour instaurer une société authentiquement socialiste. Du sérieux et de la volonté d'approfondissement avec lesquels sera mené le libre débat auquel appelle Gorz, dépend aujourd'hui dans une large me-

sure l'indispensable renouvellement du mouvement socialiste occidental. (Précisons, avec Gorz : « J'appelle socialistes toutes les forces qui poursuivent effectivement la réalisation du socialisme, et donc l'abolition des rapports de production et de l'Etat capitalistes, et non les seuls partis dits socialistes et qui souvent ne le sont pas. ») C'est dire qu'en Suisse — où le niveau théorique est à l'étiage et où, en dépit de succès électoraux et d'un activisme au jour le jour qui parviennent de moins en moins à faire illusion, la gauche ronronne dans une semi-léthargie intellectuelle — la discussion ouverte et démocratique des thèses de Gorz à tous les échelons des partis est particulièrement urgente¹.

Il y a trois ans Gorz publiait « Stratégie ouvrière et néo-capitalisme », une étude solidement documentée où, avec une rigueur et une cohérence exemplaires d'intellectuel rompu à la dialectique marxiste, étaient soulevées les questions essentielles auxquelles la gauche révolutionnaire doit répondre, si elle veut se donner les moyens de prendre en main une évolution qui, faute d'une stratégie ouvrière offensive et dynamique, se fera inévitablement malgré elle et contre elle. On connaît la thèse principale du livre, qui peut très grossièrement se résumer ainsi : la suppression — relative — de la misère par les sociétés capitalistes « avancées » a pour conséquence que les revendications au nom des besoins immédiats n'ont

¹ Un organe comme D.P., qui a manifesté son intention de dépasser la phraséologie révolutionnaire au profit d'analyses concrètes des structures socio-économiques de notre pays, et qui, à ce titre, est apprécié par l'ensemble de la gauche, a un rôle important à jouer en tant que lieu de rencontre, et d'affrontement, pour les intellectuels de gauche de toutes tendances.

Bi-mensuel romand
N° 88 29 février 1968 Cinquième année

Rédacteur responsable : André Gavillet
Le numéro : 70 centimes

Abonnement pour 20 numéros :
Pour la Suisse : 12 francs
Pour l'étranger : 15 francs

Changement d'adresse : 50 centimes
Administration, rédaction :
Lausanne, Case Chauderon 142
Chèque postal 10 - 155 27
Imprimerie Raymond Fawer S.A., Lausanne

Aux articles de ce numéro
ont collaboré :

Gaston Cherpillod
Henri Galland
André Gavillet
Jean-Jacques Leu
Marx Lévy
Serge Maret
Jacques Morier-Genoud
Christian Ogay
C.-F. Pochon

Le N° 89 sortira de presse le jeudi 14 mars 1968

Le socialisme difficile (suite)

plus par elles-mêmes de contenu révolutionnaire. Ceci, toutefois, n'implique aucunement que l'élévation de son niveau de vie — consécutif à l'enrichissement de la société tout entière — ait entraîné l'embourgeoisement de la classe ouvrière et que celle-ci, ayant perdu sa vocation à l'hégémonie, ne puisse plus prétendre au rôle de classe dirigeante. Le capitalisme n'a pas changé de nature : l'exploitation des producteurs par la classe détentrice des moyens de production reste notre réalité fondamentale, la lutte des classes, pour avoir pris des formes moins ouvertes, n'en reste pas moins à l'œuvre dans nos sociétés, qui correspondent toujours, pour l'essentiel, au schéma qu'en a donné Marx. Ce n'est pas le marxisme qui est dépassé, mais bien la pratique politique des organisations qui s'en réclament. Car le fait est que, si le capitalisme occidental a su trouver les moyens de surmonter les crises conjoncturelles dont Marx avait prophétisé qu'elles le détruiraient; si, grâce à des concentrations économiques et à une planification qui ont reculé les seuils de rupture de la libre économie de marché, il est parvenu à résoudre un certain nombre de ses contradictions les plus explosives, le mouvement ouvrier, en revanche, s'est montré jusqu'ici incapable de s'adapter aux conditions du capitalisme moderne. La gauche révolutionnaire n'a pas réussi à exploiter les brèches ouvertes dans le système par ses luttes de la première partie du siècle, elle s'est contentée d'opposer au dynamisme du capitalisme monopolistique des actions défensives d'arrière-garde, bref **elle a perdu l'initiative.**

Les raisons de cette démission — qui a pu, dans des pays comme la France ou l'Italie d'après-guerre, se masquer par des actions revendicatives extrêmement dures, mais a pris son vrai visage en Suisse, avec le consentement, sous l'influence de l'opportunisme social-démocrate, à une paix du travail désastreuse — sont trop nombreuses pour qu'on puisse faire davantage ici qu'en évoquer quelques-unes : abandon des principes marxistes par le socialisme réformiste, division de la gauche, bureaucratisation des partis communistes suite à l'isolement dans lequel les retranchait leur dépendance à l'égard du stalinisme soviétique, guerre froide, carence théorique, etc.

Dans « La Morale de l'Histoire » (Seuil, 1959), ouvrage de transition après « Le Traître », Gorz avait déjà donné de ces causes une analyse originale mais à laquelle on a pu reprocher, à juste titre, son abstraction excessive. « Stratégie ouvrière et néo-capitalisme », dont « Le Socialisme difficile » développe, complète et approfondit les thèses principales, débouche en effet sur une politique concrète et propose des remèdes difficiles, précisément, mais positifs et possibles à la carence stratégique du mouvement socialiste. Gorz rejoint là les positions exprimées, avec moins de rigueur, par les théoriciens les plus avancés des partis marxistes européens, en particulier par la gauche du parti communiste italien (les « ingraïens ») et par des intellectuels comme Bruno Trentin ou Lelio Basso.

Le combat politique de Gorz se déroule, avec une violence inégale, sur deux fronts : contre le réformisme subalterne des sociaux-démocrates et contre le gauchisme des « maximalistes » de tendance plus ou moins pro-chinoise. Aux premiers, il est fait un procès radical : les réformes partielles du « socialisme rampant » (creeping socialism), loin de s'ajouter pour réaliser, par effet cumulatif, un passage graduel et insensible du capitalisme au socialisme, ne font en définitive que consolider le système par des aménagements qui le servent; la social-démocratie est complice du capitalisme, qu'elle contribue à perpétuer en le rendant viable grâce à des réformes isolées, auxquelles elle accepte expressément de se limiter pour ne pas « casser la machine ». Les formations sociales-démocrates, comme leur participation au pouvoir dans nombre de pays européens en té-

moigne suffisamment, sont l'expression du néo-capitalisme dynamique en lutte contre les structures vieilles du capitalisme anarchique, qui font obstacle au plein développement du système.

Faut-il dès lors taxer de réformiste toute action à l'intérieur du capitalisme et se réfugier dans une farouche bouderie gauchiste en attendant l'épreuve de force qui naîtra d'une improbable crise générale du système ? « Si la révolution socialiste n'est pas possible immédiatement, la réalisation de réformes immédiatement destructrices du capitalisme n'est pas possible non plus. Ceux qui rejettent comme réformiste tout autre type de réformes que ces réformes-là, rejettent en réalité la possibilité même d'une **stratégie de la transition** et d'un processus de transition au socialisme », répond Gorz aux « maximalistes », dont il montre que le catastrophisme est par nature attentiste.

Entre l'opportunisme social-démocrate et le catastrophisme prophétique, il y a place en effet pour la mise en application d'une stratégie offensive, qui préfigurerait à chaque étape une « alternative globale » au capitalisme et profiterait « à chaud » de chaque conquête partielle pour accentuer l'antagonisme de classe au moyen de luttes allant toujours se durcissant, jusqu'à l'épreuve de force finale, dont elle aura créé les conditions objectives et subjectives. « Dans la pratique, ce qui distingue une stratégie socialiste de réformes d'un réformisme de type néo-capitaliste, c'est moins **chacune** des réformes préconisées et **chacun** des objectifs programmatiques, que : 1. la présence ou l'absence de **liens organiques** entre les diverses réformes; 2. la cadence et les modalités de leur mise en œuvre; 3. la volonté ou l'absence de volonté de mettre à profit pour de nouvelles actions de rupture le bouleversement de l'équilibre provoqué par les premières actions réformatrices. »

Plutôt que sur un programme minimum de réformes ambiguës, qui « à la différence d'un programme de transition ou d'une stratégie de réformes, (...) interdit aux forces socialistes, sous peine de rupture du pacte, de mettre à profit la dynamique du processus déclenché par les mesures initiales, et même de riposter par une contre-offensive à l'offensive des forces capitalistes », les forces de gauche doivent clairement s'entendre sur l'objectif final, autrement dit sur la définition d'un modèle socialiste.

Il est évident, ou il devrait l'être, que ce modèle n'est encore **réalisé** nulle part et que les pays socialistes de l'est européen, qui ont fait leur révolution à partir de conditions totalement différentes, ne peuvent en aucune façon en tenir lieu. Le modèle de développement socialiste ne peut surgir davantage du mécontentement immédiatement conscient des travailleurs. En effet, le conditionnement idéologique dont ils sont l'objet détourne, réprime et censure, au sens psychologique, leurs aspirations profondes et leurs besoins, qui ne trouvent la plupart du temps à s'exprimer que par des revendications purement quantitatives. Opposer au système de valeurs qui prévaut actuellement (consommation, loisirs passifs, etc.) un modèle de changements **qualitatifs** requiert donc la médiation d'intellectuels capables de critiquer le mode de vie, les valeurs et la rationalité capitalistes. Le développement du capitalisme, de ses mécanismes d'aliénation et de prévention de la prise de conscience, a rendu plus urgent et plus indispensable le rôle des intellectuels. Il incombe à ceux-ci de définir l'« alternative globale » en soumettant à une critique radicale non seulement le régime mais aussi la pratique politique de l'opposition lorsqu'elle se borne, au nom du réalisme, à une tactique possibiliste. Réclamer de l'intellectuel qu'il propose des objectifs à court terme, qu'il se mette à la place des responsables politiques pour leur suggérer des solutions immédiatement « constructives », c'est oublier que sa tâche n'est pas de se déterminer en fonction de ce qui **peut** être mais de ce qui **doit** être, donc que la praxis intellectuelle, dans la mesure où elle est **projet** et définit des valeurs, est forcément volontariste. Ce volontarisme de l'avant-garde ne saurait être tenu pour une abstraction utopique, pour autant qu'il s'articule sur des actions de masse à travers lesquelles une volonté socialiste se construit quotidiennement. Le

rôle de l'intellectuel lié au parti révolutionnaire n'est donc pas d'apporter ses lumières aux masses ignorantes, ni de proposer des solutions toutes faites aux problèmes qu'il soulève, mais de maintenir ouvertes par sa critique synthétique les perspectives socialistes qui doivent ordonner les actions limitées, bref de « faire poindre à l'horizon des batailles quotidiennes l'objectif du socialisme **comme leur sens déjà présent.** »

Quelles leçons le mouvement ouvrier suisse peut-il tirer des thèses de Gorz ? Il faudrait un autre article pour les examiner en détail. Mais quelques-unes s'imposent avec évidence. Préparer le socialisme en Suisse passera nécessairement par :

— la suppression de la paix du travail au profit d'actions offensives qui élèveront le niveau de conscience des masses en leur faisant faire dès maintenant l'expérience de la gestion économique;

— l'abandon des programmes fourre-tout, à visées prioritairement électoralistes, pour un programme à long terme fixant clairement l'objectif final;

— le dépassement de la méfiance traditionnelle à l'égard des intellectuels dont la praxis sera reconnue pour essentielle;

— le réveil théorique par le développement d'analyses concrètes et rigoureuses;

— le remplacement des accords d'appareil par des actions locales où s'élaborera, à la base, l'unité de la gauche;

— l'éclatement du Parti socialiste dont l'aile gauche se rapprochera du Parti du Travail;

— le refus de la part de celui-ci de tout alignement automatique sur les positions soviétiques dans la stratégie socialiste internationale;

— le renouvellement de ses cadres, donc de sa pensée politique et de sa pratique tant interne qu'externe, qui se débarrasseront de tout dogmatisme et de tout sectarisme.

Ces quelques points paraîtront sans doute bien généraux et encore fort abstraits aux tenants du réalisme efficace, dont D.P. s'est fait le porte-parole. Je leur réponds d'avance par une question, posée au nom même de l'efficacité :

Le rapprochement qui s'esquisse entre la Suisse et le Marché commun aboutira, à moyen terme, très probablement à une association. Or, on le sait, le Marché commun entraîne inévitablement l'extension au cadre européen des luttes syndicales, qui devront nécessairement se coordonner pour obtenir le moindre succès. Quelle figure feront aux yeux de leurs propres adhérents les centrales syndicales suisses, tétanisées par trente ans de collaboration avec le capital, lorsqu'elles seront confrontées à des organisations combattives comme la C.G.T. française et la C.G.I.L. italienne ? Les travailleurs suisses se tourneront alors vers les partis politiques non compromis avec les directions syndicales — ce qui exclut le Parti socialiste dont les représentants, dans leur majorité, sont aussi dirigeants syndicaux. S'il lançait dès à présent des mots d'ordre à orientation syndicale, ouvrant aux travailleurs eux-mêmes des perspectives auto-gestionnaires, le Parti du Travail — qui reste malgré ses lourdes erreurs le seul parti **objectivement** révolutionnaire — pourrait en quelques années conquérir la base ouvrière qui lui fait actuellement défaut. Où donc est le réalisme ? Dans le court, le moyen, ou dans le long terme ? L'exemple que je viens de donner — c'en est un parmi beaucoup d'autres — répond par lui-même.

En Suisse autant que dans les autres pays avancés, et précisément à cause de l'interdépendance internationale des capitalismes, le socialisme reste une tâche du présent. Encore faut-il savoir ce que l'on se veut... C'est à le définir qu'un livre comme celui de Gorz contribue avec une intelligence dont il ne faut pas s'étonner qu'elle paraisse inquisitoriale à ceux qui ont délibérément la leur au service de la mystification politique.

Michel Contat

Le socialisme difficile, discussion avec un disciple de M. Gorz

I En termes de liberté

150 ans après

Le point de départ, inévitable, de toute réflexion socialiste, c'est la transformation fondamentale du niveau de vie dans les pays à haute capacité économique. Quand on se battait contre la faim et l'analphabétisme, la lutte avait en elle-même sa justification. Cette situation est aujourd'hui dépassée.

Le rappel de cette mutation est un immense lieu commun. Pas un ouvrage du socialisme d'aujourd'hui qui ne crème son texte avec de telles considérations. C'est un passage obligé, certes. Mais il serait souhaitable, désormais, de passer plus vite, ou alors d'obtenir sur le thème de meilleures monographies, difficiles d'ailleurs à mener à chef, pour étudier le poids des organisations ouvrières dans l'accélération des transformations, ou encore des analyses plus philosophiques sur le rôle de l'invention, c'est-à-dire de l'imprévisible et de la liberté, etc. Le sujet n'est pas épuisé pour la recherche, mais les faits doivent être admis, sans contestation.

Deuxième volet. La hausse du niveau de vie n'a pas créé pour autant une transformation des rapports de classe. Même en Suisse, pays riche parmi les riches, un dixième de la population vit en marge du bien-être. En Europe, le chômage demeure menaçant (de ce point de vue, il est un peu léger de la part des marxistes qui se veulent orthodoxes d'admettre sans plus que le capitalisme occidental a su trouver les moyens de surmonter les crises conjoncturelles; pour nous, nous pressentons plutôt que la mise en place d'unités économiques fort vastes a assuré une sorte de répit à l'économie capitaliste, mais que des déséquilibres, et de dimensions mondiales cette fois, se constituent à nouveau; désinvolte décidément cette concession fondamentale aux néo-capitalistes !). Quoi qu'il en soit des crises et des récessions, il demeure que les rapports de subordination du travail par rapport au capital n'ont pas été renversés. Autres domaines : par le fait seul du milieu dans lequel ils naissent, des enfants disposent de chances inégales pour développer leurs dons naturels; et les problèmes de l'exploitation des consommateurs ou de leur conditionnement. L'énumération serait longue. Mais avec plus ou moins d'originalité dans la réflexion, ces thèmes occupent toutes les familles de la gauche.

Un postulat et les avatars de la liberté

La démarche que nous expose Contat suit donc, jusqu'ici, des sentiers balisés. Puis vient le saut. De ces changements dans le niveau de vie, il ne s'ensuit pas, nous dit-on, que la classe ouvrière soit embourgeoisée, qu'elle ait perdu sa vocation de classe dirigeante, qu'elle ne puisse prétendre asseoir son hégémonie.

Ce genre de phraséologie appelle de traditionnelles questions : comment la classe ouvrière pourrait-elle diriger sans susciter hors de ses rangs une « nouvelle classe dirigeante », etc. ? Mais l'essentiel n'est pas là.

Car ce postulat à lui seul fait surgir la Sainte-Inquisition; pourquoi les choses ne sont-elles pas ce qu'elles devraient être ? Parce qu'il y a des syndicalistes honteux, des socialistes rampants, des chinois brouillons, des communistes bureaucrates, partout des ailes droites et des centres. Seuls quelques intellectuels (et une aile gauche du P.C.) demeurent; leur pureté est inattaquable; et elle ne risque pas d'être compromise, car ils n'ont pas à dire ce qu'on peut faire; ce n'est pas leur rôle de donner des solutions concrètes; ils n'ont pas à faire le travail des hommes politiques, ils disent ce qui doit être. Quel angélisme ! Et puisque les choses ne sont pas ce qu'elles doivent

être, il ne leur reste qu'à chercher les démobilisateurs des énergies, c'est-à-dire les coupables.

Sartre, le maître de Gorz et des gorziens, jadis, apportait une philosophie tonique de la liberté, qu'il avait héritée de l'existentialisme. Il poussait loin le défi. Nous sommes toujours responsables de ce que les choses sont ce qu'elles sont, il balayait le poids des inerties, la rigidité des structures, toutes les excuses faciles qu'évoque notre impuissance devant les faits têtus; il nous déclarait libres de nous situer par rapport à eux, de les accepter, de les refuser.

Cette philosophie tonique, qui aurait dû pousser à prendre sur soi la responsabilité même de l'impossible, a tourné au breuvage liberticide. Assumer sa liberté commençait à signifier qu'on refusait à être solidaire et complice de tous les salauds du monde. Et il fallait le dire pour dissiper les malentendus des contemporains et de la postérité, ne pas manquer de prendre ses distances.

Une philosophie de la liberté et de la responsabilité personnelle tournait de la sorte, chez les épigones, sûrs de détenir, de surcroît, la clé de l'histoire en une recherche de la culpabilité d'autrui. Curieux avatar : de la coresponsabilité assumée à l'individualisme dénonciateur. Or, ce problème est au centre de tout. Car la société de consommation du XX^e siècle exige une attention renouvelée sur les conditions politiques, économiques, sociales de la liberté. Cette réflexion, le socialisme peut la pousser plus loin que d'autres mouvements parce qu'il cherche à définir aussi quelles sont les conditions économiques de la liberté. Mais l'esprit libertaire est pourtant de petit souffle aujourd'hui. Dans le syndicalisme et les partis socialistes, où la liberté d'expression est totale, mais où les structures sont rigides, si l'attachement aux libertés politiques et démocratiques est inébranlable, la réflexion ne porte guère au-delà. Dans l'extrême-gauche, communiste ou non, revient, sous-jacente ou formulée, avec constance, la dénonciation totalitaire des renégats de la Révolution. De petit souffle donc. Là, pour nous, est la tâche essentielle : faire vivre, faire respirer mieux le socialisme libertaire. Or, malgré l'emploi de certains mots (autogestion, refus de l'aliénation, maintenir ouvert) la philosophie gorzienne, par son inclination dénonciatrice, ne peut que contredire le socialisme libertaire.

II Du point de vue de l'intellectuel

Les enfroqués

On peut être non-croyant, sans tomber dans le genre fesse-Jésus. Mais comment supporter les faux prêtres, enfroqués, détenteurs du secret, dispensateurs de salut ? Or, nous avons beau relire, nous ne nous trompons pas, c'est bien le rôle de grand sacrificeur qui est assigné par Gorz à l'intellectuel : il est celui qui définit les valeurs, donne un sens aux actions limitées et quotidiennes, ouvre les perspectives du futur.

L'intellectuel, aujourd'hui, se réfugie décidément avec prédilection dans l'immodestie. Nous ne moralisons pas en le disant. La question est politique. Le communisme pendant ses années glorieuses a suscité des milliers de vocations d'intellectuels modestes, acceptant, avant ou après la Révolution, de servir obscurément, en deçà souvent de leurs possibilités et de leurs dons. Les « Mémoires d'un révolutionnaire » de Victor Serge sont comme une galerie des portraits de ces hommes : que de dévouements, de sacrifices obscurs jusqu'à ce que, très vite, le stalinisme abuse de cette soumission, de cette obéissance, de cette abnégation pour la dénaturer. Ils n'avaient pas la prétention ces hommes de passer pour des êtres privilégiés, médiums entre le socialisme et les masses et détenteurs du Saint-Esprit.

On objectera bien sûr qu'il était facile de servir quand les circonstances étaient révolutionnaires; mais aujourd'hui le socialisme est difficile, et il s'agirait que l'intellectuel sache lire dans les étoiles pour trouver son chemin.

De fait, les circonstances appellent un autre genre de modestie intellectuelle, dans le cadre du réformisme.

Des réformes connues

Les réformes, dans la société de consommation moderne, répondent à une exigence de liberté : il faut donner le goût de consommations qualitativement différentes. D'accord avec Gorz sur ce point. Ces réformes sont connues : elles touchent par exemple à la qualité de l'enseignement, à la conception de l'habitat. Elles débouchent sur des mots comme aménagement du territoire, pédagogie, qualité et objectivité de l'information, etc...

Or le propre de ces mots, c'est d'être galvaudés. Ils traînent partout, dans les discours, dans les cantines, dans les expositions nationales; les réformes ne suivent pas pour autant parce qu'elles se heurtent aux pouvoirs de l'argent, de la propriété individuelle, aux habitudes mentales.

Devant ces difficultés, par une sorte de compensation du sentiment d'impuissance, quelle fuite dans le futurisme ou le baratinage ou le révolutionnarisme ou la volonté de tout reprendre à zéro, baptisée recherche fondamentale.

Pour l'instant, il n'y a pas à inventer de trucs impossibles, qui permettraient à des individus glorieux de mettre leurs marques sur l'histoire. Les choses à faire sont inventoriées; elles sont à la fois simples et difficiles : comment créer des zones agricoles et quelles conditions poser à leurs déclassements ? Comment créer enfin une pédagogie expérimentale ? Comment donner à la gauche des moyens d'information modernes ? Comment réorienter l'épargne ouvrière ? etc. Or de tels projets exigent qu'on se batte sur deux fronts. Là on se heurte à la résistance des conservateurs, qui portent d'ailleurs plus d'un costume et plus d'un visage. Là on se distance du verbalisme, de la prétention, du gauchisme qui n'est en fin de compte qu'un individualisme exacerbé. Ces projets exigent de la part de l'intellectuel, simplement et ambitieusement, une modestie du métier bien fait.

III Du point de vue politique

La tournée parisienne

Contat n'aurait pas dû, à titre personnel, donner du schéma gorzien une application concrète, suisse. L'assurance du ton souligne la méconnaissance des faits. C'est la classique transposition du canevas parisien, que les « révolutionnaires » exportent avec la même aisance que les galas Karsenty leurs tournées. Contat affirme, par exemple, que le parti socialiste est dirigé par des syndicalistes; c'est inexact, même si l'Union syndicale pèse très lourd sur la gauche suisse. Les cadres socialistes sont formés par des magistrats politiques. Le problème est en fait plus général; c'est celui de la prépondérance en Suisse des associations économiques sur les formations politiques. Ou encore, il n'y a pas de « permanents » nombreux du parti socialiste; au contraire, ce parti souffre (comme les autres, mais plus qu'eux) d'un sous-développement dans ses possibilités d'organisation. Et surtout, l'essentiel de la thèse gorzienne tient à la « cadence » à laquelle seraient imposées les réformes, par une sorte d'accélération révolutionnaire. Mais comment, dans un pays de démocratie directe, être maître de la cadence, même si l'on détenait la majorité aux Chambres ? Enorme cas particulier, il mériterait discussion.

Et que dire de cette révolution qui passera par l'éclatement du parti socialiste dont l'aile gauche rejoindra le Parti du travail, lequel n'est implanté solidement qu'en Suisse romande. Alors, ils rejoindront qui, les « Genossen » de Schaffhouse ou Lucerne ? Les galas Karsenty n'ont pas encore découvert le schwyztüschi !

Quant à cette classe ouvrière, qu'il suffit d'agiter, à la base ! Dans le canton de Vaud, quoique appelée à l'hégémonie selon le schéma, elle ne représente qu'une minorité de la population active. Ce n'est pas une masse. Nous les connaissons ces ouvriers à La

Discussion (suite)

Vallée, à Sainte-Croix, dans la Broye, dans la banlieue de Lausanne. Leur langage n'est pas celui des dialecticiens. Ils n'aiment pas les mots et connaissent les faits qui les touchent de près. Ainsi l'« exemple » de la C.G.T. française, ça ne doit pas outre mesure les exalter dans le Jura. Ils connaissent le faible taux de syndicalisation français, et, en fin de compte, le peu d'efficacité de ses centrales. D'ailleurs l'adhésion au syndicat est encore dans certaines régions romandes un acte d'indépendance. Il est des patrons qui n'aiment pas, par paternalisme, qu'on s'immisce dans leurs propres entreprises. Interrogez des Stadler, des Veillon, des Gisling (fonderie) sur ce sujet ! Mais surtout les organisations ouvrières, quels que soient leurs défauts, qu'il est utile, certes, de mettre en lumière, jouissent d'une tradition de confiance; il serait stupide d'en faire fi; la politique de la gauche contemporaine n'est pas de table rase, mais de la recherche du second souffle. Dès lors, une dernière question.

Pourquoi donc vouloir à tout prix parler politique ? L'engagement de l'intellectuel peut prendre des formes diverses : dans la philosophie, ou la littérature ou le cinéma; encore que chacun de ces domaines ait ses exigences et sa rigueur. Mais pourquoi enfourcher le dada de la stratégie politique et des grandes manœuvres, alors qu'on n'a même pas reconnu le terrain. Ce doit être ça le nouvel internationalisme de la société de consommation : croire que tout est exportable et consommable partout, même les schémas gorziens.

Efficacité

Au vu des sujets que nous traitons dans D.P., au vu de nos attaches socialistes, Contat nous croit amoureux d'efficacité. Nous ne la dédaignons pas. Mais quiconque fait de la politique connaît les limites, en Suisse, de l'action. Peut-être serons-nous à l'origine, avec beaucoup d'autres, de deux ou trois choses, peut-être quelques-unes des idées que nous avons lancées prendront-elles corps. Ce n'est pas sûr.

Mais nous n'écrivons pas ce journal pour l'efficacité uniquement. Nous croyons que dans un pays la discussion doit se situer à un certain niveau. Rien n'est plus déplaisant qu'un orateur qui devant un public acquis et facile se laisse aller et fait sous lui. La contradiction, ce n'est pas la mise en boîte, mais une manière d'obliger l'autre à un certain respect. Il y a, politiquement, des choses qui se font ou ne se font pas, se disent ou ne se disent pas. Cela est à portée d'influence. Nous écrivons D.P. pour cette raison aussi. C'est assez différent de l'efficacité technocratique.

Les oublis de la Banque cantonale vaudoise

Dans un de ses derniers bulletins, la B.C.V. se met au goût du jour. On lit l'encadré suivant :

« Dans le prolongement de notre article de fond sur la balance des paiements américaine :

» **Le défi américain... en Suisse**

« Les investissements (directs) américains réalisés en Europe sont financés au moyen de ressources européennes. Nous payons, en quelque sorte, les Américains pour qu'ils nous achètent. »

» J.J. Servan Schreiber :

« Le défi américain », page 27

» Avril-mai 1966 : Le groupe Esso-Standard rachète les Raffineries du Rhône.

» 13-18 mai 1966 : Le groupe Esso-Standard émet en Suisse un emprunt de 60 millions de francs.

» Décembre 1967 : Burlington International (USA) rachète la Schappe S.A., Genève.

» 19-24 janvier 1968 : Burlington International émet en Suisse un emprunt de 50 millions de francs. »

On oublie d'ajouter que l'émission d'emprunts étrangers est soumise à l'autorisation de la Banque nationale !

La Banque nationale ne voit-elle donc pas cette coïncidence entre les rachats et les emprunts ? Alors pourquoi laisser faire ?

Ajoutons encore que M. Schwarzenbach, président du Vorort, siège au conseil d'administration de Burlington suisse. La B.C.V. l'ignore-t-elle ? M. Schwarzenbach fait aussi partie du conseil de la Banque nationale suisse. La B.C.V. l'ignore-t-elle ?

Une question de langage

La droite, dans ses revues ou bulletins spécialisés, poursuit son offensive des caisses vides. Mais avec bienséance. Personne n'est, en paroles, contre quoi que ce soit, contre une amélioration de la politique sociale par exemple, etc... Ce serait peu décent. Mieux vaut être pour le contraire de ce qu'on ne désire pas.

La formule à la mode est donc : « priorité aux dépenses favorisant la croissance économique ». L'amélioration des rentes AVS par exemple ne favoriserait qu'indirectement la croissance économique. On voit donc ce que signifie cette priorité.

Pour le « Canard enchaîné »

Puisée aux meilleures sources :

Le lac Léman est un lac international où sont délimitées les eaux territoriales de la Suisse et de la France.

Une flotte de tourisme touche les ports de deux rives et rappelle aux usagers la double nationalité des eaux en hissant en poupe un ample drapeau suisse et en proue un petit pavillon français.

Le nationalisme français s'avisa que cette disproportion des étendards était une offense à Sa Grandeur gaullienne. Pour mettre les choses au point, une rencontre internationale fut organisée avec présence du préfet de Thonon, avec participation de magistrats suisses riverains et de représentants de la compagnie de navigation. Elle siégea sous les lambris de l'hôtel Beau-Rivage, à Lausanne.

Les Suisses, selon leur coutume, furent terre à terre. Ils déclarèrent que la C.G.N. était une compagnie suisse, mais fort déficitaire, qu'elle contribuait bénévolement à l'équipement touristique de la côte savoyarde; mais que, dépourvus de chauvinisme, ils égaliseraient volontiers les surfaces des emblèmes si l'on partageait les déficits.

Sa Grandeur française devant un langage aussi bourgeois baissa pavillon. L'intendance n'avait pas suivi.

Pierre Boujut, alchimiste de la Saintonge

Le nom de famille désigne-t-il vraiment celui qui le porte ? Vous vous appelez Bœuf, Cochon, Letoquant, Assassin — l'onomastique française a d'inquiétantes richesses — et cela vous conviendrait ? (Cherpillod veut dire le charme¹ ou le peigneur de crins). Nous sommes tous des mal nommés. Tous, sauf Pierre Boujut qui mérite deux fois son patronyme. D'abord parce que le poète — au lieu de pratiquer l'art dentaire ou la psychanalyse — possède un alibi peu

¹ L'arbre, bien sûr.

commun : il est tonnelier. Or en tonnellerie on dit d'un fût qu'il est boujut s'il est correctement bombé. A bon tonnelier fût boujut. Mais Pierre aussi a la rondeur qu'il faut : ce fils bienvenu du soleil, cet optimiste rayonne de tout son nom. Il n'appartient pas, comme Miatlev par exemple, à la noire famille des exorciseurs. C'est l'homme du trop plutôt que du pas assez : il se range parmi les célébreurs. S'aimant et le monde avec lui, il invite à se plaire à soi-même, à consentir également à l'univers. A croire que le mal l'épargne. Du moins apparaît-il ainsi miraculé à la lecture de ces « Mots sauvés »², rescapés du naufrage où s'engloutit la parole quotidienne. Mots salvateurs aussi : ils rachètent pour nous qui le lisons le bonheur perdu. On peut s'agacer parfois de ce parti pris, l'accuser de forfanterie, reprocher à sa poésie un certain volontarisme : elle force quelque peu sur le rose. Mais il porte les couleurs du jeune matin, ce « nouveau-né perpétuel » — Adrian Miatlev dixit — qui sans se brûler joue avec le feu.

Cherp.

Dans ma coquille

Mon Dieu, je me plais dans ma peau
autant que les mots simples
se plaisent dans mes poèmes.

Je suis si bien dans ma coquille
dans cette horloge à fleurs naïves
derrière mes yeux qui paient le monde
en paysages arrondis.

J'épouse la colline
l'herbe froissée
le vent
les odeurs de la terre
la couleur du printemps.
Mon cœur bat pour la mer
les idées nécessaires à chasser le néant.
Heureux navire sur mon sommeil
je subis remords et naufrages
mais je reviens toujours au port
frais de conscience et sain de corps.
J'ai besoin de cet univers
où la bonté est transparente
où la clarté est innocente
où mon symbole vous attend
pour vous marquer du signe plus.

² Cahier 96 de la Tour de Feu, Jarnac, Charente.

Cherpillod olympique

Pour l'inauguration de la Maison de la Culture de Grenoble a été organisée, entre autres festivités, une exposition internationale de la poésie. Cherpillod fut prié d'y envoyer un inédit. Nous avons eu envie de le lire sans faire le voyage.

Il nous fit parvenir le poème avec présentation en ces termes :

« Cher ami,

» Voici le poème exposé à Grenoble : il s'agit d'un rêve avec son mini-commentaire. Onirique, protestataire, nostalgique et peut-être antimilitariste : les thèmes en sont nettement perceptibles. Puisse-t-il ne pas affoler tous les hommes d'ordre lecteurs de D.P.»

Comme une autre façon de faire
Sa part à la non-violence
D'opposer un calme refus
A l'envahissement des reîtres
Au milieu d'une voie sacrée
Dûment interdite au poète
Voici qu'il s'assoit de sang-froid
Pour répartir avec ses frères
Les bienfaits des marrons glacés
Mais des chars l'en ont empêché
Est-ce à dire que nul ne peut
Ici-bas que vider les lieux
Qu'il n'est permis qu'à l'âge tendre
De goûter à ces fruits confits
La nuit seule accepterait donc
Que l'on se meuve en liberté.